



Volume 41, Number 1, février 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400157ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400157ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guindon, H.-M. (1985). Review of [ROLLAND, Philippe, *Les premiers évangiles*]. *Laval théologique et philosophique*, 41(1), 127–129. <https://doi.org/10.7202/400157ar>

de position nuancées, éclairées par une excellente connaissance de la question pachômienne. Quatre index (analytique, biblique, des noms de personnes et des noms de lieux) et des bibliographies sinon exhaustives du moins très complètes font de cette traduction un instrument de travail idéal pour une connaissance d'ensemble de la littérature pachômienne. La présentation typographique est particulièrement soignée et agréable à l'œil. Il y a très peu de coquilles. Signalons seulement, aux p. 6 et 14 (vol. 2), Tillemont, et à la p. 21, n. 64 (vol. 1), *AnBoll* 96. On pourrait ajouter à la bibliographie les petites études de O. von Lemm (cf. *Koptische Miscellen*, Leipzig, 1972, p. 6, 8, 64; *Kleine Koptische Studien*, Leipzig, 1976, p. 76-77), qui ont échappé à l'Auteur, et l'édition récente du manuscrit grec 1015 de la Bibliothèque nationale d'Athènes par F. Halkin (*Le corpus athénien de saint Pachôme*, avec une traduction française faite par A.-J. Festugière, *Cahiers d'Orientalisme* 2, Genève: Patrick Cramer éditeur, 1982). Veilleux avait cependant pu mettre à contribution, d'après des photographies, ce précieux témoin de la *Vita Prima*, de la Lettre d'Ammon et des *Paralipomena*.

Je ne saurais clore ce compte rendu sans mentionner la longue Préface que A. de Vogüé, éminent spécialiste du monachisme ancien, a rédigée pour le premier volume de Veilleux. Elle développe un aspect que Veilleux n'aborde pas dans ses introductions, à savoir la situation et l'originalité du cénobitisme pachômien. En particulier, le P. de Vogüé met bien en lumière l'importance que conservera la figure du fondateur dans le mouvement pachômien.

Paul-Hubert POIRIER

Philippe ROLLAND, *Les premiers évangiles*, Coll. Lectio divina 116, Cerf, Paris, 1984 (13.5 × 21.5 cm), 264 pages.

Le sujet a suscité, depuis deux siècles déjà, les théories les plus diverses sur l'origine de ce qu'on appelle la « question synoptique » soit les trois premiers évangiles, dans leurs rencontres et leurs divergences.

Le présent ouvrage réunit une série de cours donnés aux étudiants de l'École biblique de Jérusalem par un ancien professeur du Nouveau Testament à Brazzaville. L'Auteur, collaborateur à la Revue biblique, est présentement professeur d'Écriture Sainte à Issy-les-Moulineaux.

Rejetant comme insuffisantes les théories antérieures, il se refuse à rejeter définitivement le problème comme « insoluble » et tente, à son tour, une solution qu'il présente comme « entièrement neuve » et « relativement simple » (p. 12).

L'ouvrage se divise en trois parties inégales : I *Insuffisance des théories anciennes sur le problème synoptique* (pp. 17-55); II *Au carrefour des anciens systèmes une solution nouvelle* (pp. 59-206); III *Regard sur les solutions récentes* (pp. 209-239).

Comme il s'agit de Cours, le travail se présente comme un instrument de recherche avec ses paragraphes numérotés, ses colonnes comparatives de textes, ses sigles, ses graphiques. De ce point de vue existe un ordre très clair, avec référence aux textes concernés. En maints endroits l'exposé ressemble à un tableau d'ordinateur. Le lecteur doit se familiariser avec ces données, reprises tout au long du volume, en divers croisements. C'est ainsi qu'au départ se présente le « classement des traditions évangéliques » sous quatre sigles, traditions connues de Matthieu, Marc et Luc. Nous aurons ainsi, désignées par le sigle C, des traditions communes aux trois, par ex. le *baptême de Jésus*: Mt 3, 13-17; Mc 1, 9-11; Lc 3, 21-22.

D'autres le sont de Matthieu et Marc seulement. Celles-là figurent sous le sigle A, par ex. la question du *divorce*: Mt 19, 1-9; Mc 10, 1-12.

D'autres se rencontrent chez Marc et Luc seulement. Elles sont désignées par le sigle B, par ex. le *possédé de Capharnaüm*: Mc 1, 23-27; Lc 4, 33-36.

D'autres enfin, absentes chez Marc se retrouvent chez Matthieu et Luc. Elles sont indiquées sous le sigle Q, par ex. la *guérison du serviteur du Centurion*: Mt 8, 5-13; Lc 7, 1-10.

À titre exceptionnel, certains épisodes sont propres à Marc. L'Auteur leur réserve le sigle R, par ex. *les parents de Jésus le cherchent*: Mc 3, 20-21.

D'autres épisodes se rencontrent chez Luc seul. Ils sont désignés par la lettre L, par ex. *l'annonce à Marie*: Lc 1, 26-38.

Enfin certains chez Matthieu seul auxquels est réservée la lettre M, par ex. *l'annonce à Joseph*: Mt 1, 18-25.

Le contenu des 3 synoptiques se résume donc comme suit :

Matthieu	ACQM
Marc	ABCR
Luc	BCQL

Cette combinaison se poursuivra tout au long du volume, mais surtout dans la première partie comme un chassé-croisé dont le lecteur devra attentivement suivre le cours. J'imagine aisément qu'il n'y avait guère d'intervalle libre pour les distractions durant les cours du savant professeur !

Après avoir montré l'insuffisance des théories anciennes, comme celle de Griesbach (1783) selon laquelle l'évangile de Luc « serait une réédition très transformée de l'évangile de Matthieu, Marc étant la synthèse très abrégée de Matthieu et Luc » (p. 26) — opinion encore en faveur « notamment aux États-Unis et en Grande-Bretagne » (p. 27) — l'Auteur rejette de même celle de « l'évangile long » de Lessing (1778) selon laquelle « après la mort du Christ, parut en araméen l'évangile des Nazaréens ou des Douze apôtres, recueil de récits détachés, qui reçut à la longue de nombreuses additions et devint un ouvrage très complet où figuraient tous les éléments des trois synoptiques. C'est là-dessus qu'auraient travaillé Matthieu, Marc, Luc, chacun suivant ses aptitudes particulières » (p. 32). Personne ne soutient plus cette opinion.

En 1794, J.G. Eichhorn proposa, pour sa part, ce qu'on appelle « l'évangile court ». Interviennent ici les sigles mentionnés ci-haut. D'une source commune à Matthieu, Marc et Luc (sigle C), ce document aurait été enrichi dans trois éditions différentes. Dans l'une, on ajouta les péripécies du sigle A, dans une deuxième, celles du sigle B, dans la troisième, celles du sigle Q, ce qui donna nos trois évangiles actuels.

En 1817 et plus tard, en 1832, Schleiermacher suggère non un long évangile mais de petites collections évangéliques, petits recueils de faits et de sentences, comme aide-mémoire pour prédicateurs. Il serait fastidieux de donner ici les diverses façons dont cette théorie fut élaborée par Credner, en 1836 et Weisse, en 1838.

Dans la deuxième partie de son ouvrage, *Au carrefour des anciens systèmes une solution nouvelle*, l'Auteur tend à débroussailler cet enchevêtrement. « ... notre raisonnement sera singulièrement facilité si nous commençons par comparer deux à deux les évangiles synoptiques. En effet, nous sommes alors à chaque fois en présence de trois hypothèses et de trois seulement :

1. — X dépend de Y
2. — Y dépend de X
3. — X et Y sont indépendants l'un de l'autre, et leurs accords s'expliquent par une documentation commune.

La question revient donc à ceci : Marc a-t-il connu et utilisé Matthieu ou vice versa ? Ou les deux ont-ils utilisé une source commune qu'il reste à identifier ?

Sur plusieurs pages (67-71), l'Auteur établit un parallélisme entre Marc et Matthieu et conclut à la non-dépendance du premier. Plus difficile à résoudre est l'hypothèse contraire à savoir que Matthieu dépendrait de Marc. L'Auteur l'étudie plus longuement pour en arriver à dire : « On doit exclure que Matthieu dépende directement de Marc actuel... Le recours à un document-source commun aux deux évangélistes s'avère indispensable » (p. 85). On donne à ce document le nom d'hellénistique.

Les mêmes questions se posent maintenant pour Marc et Luc. « Si l'on renonce, comme il se doit, à une dépendance directe d'un évangile par rapport à l'autre, il est indispensable d'admettre un document sous-jacent au Deuxième et au Troisième évangile » (p. 106). Ce document s'appellera l'évangile « paulinien ».

La vérification de ces hypothèses se fera par une classification minutieuse des documents présents chez Marc et que l'Auteur fera à l'aide de caractères différents : Petites capitales, italiques, minuscules ordinaires. Au terme de cette longue liste de textes comparés, l'Auteur établit de la façon suivante la chronologie des évangiles : Le premier document fut l'évangile des Douze, de langue sémitique, datant des premières années du christianisme. Parurent ensuite l'évangile des Craignant-Dieu et l'évangile helléniste, vers les années 50, peut-être avant. Nous datons de l'an 58 environ l'adaptation paulinienne de l'évangile des Douze. L'évangile de Marc se situe bien en 67, au début de la révolte juive contre Rome. Celui de Luc est à peu près contemporain, un peu avant ou un peu après. L'évangile de Matthieu date environ de l'an 80, après la constitution de l'École de Jamnia » (p. 203).

* * *

En troisième partie de son étude, l'Auteur évalue trois hypothèses contemporaines : celle de Vaganay, en 1954, celle de A. Gaboury, en 1970, enfin celle de M.E. Boismard, en 1972, dont ses « propres positions ne sont pas très éloignées des siennes » (p. 232).

La théorie nouvelle qu'il présente clarifiera-t-elle le problème ? Elle est le résultat de vingt années de recherche consciencieuse mais avec la

conviction que « personne ne peut jamais être sûr d'avoir envisagé toutes les données d'un problème aussi compliqué » (p. 13).

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

Pierre GRELOT, *Église et ministères*. Pour un dialogue critique avec Edward Schillebeeckx. Coll. « Théologies ». Paris, Éditions du Cerf, 1983 (21.5 × 13.5 cm), 282 pages.

Je dois avouer, au point de départ, que j'ai lu avec plaisir cet ouvrage de P. Grelot. Il faut admettre que je l'abordais déjà avec sympathie. J'avais dans le passé apprécié plusieurs ouvrages de cet auteur : *Le couple humain dans l'Écriture*, *Réflexions sur le problème du péché originel*, *Péché originel et rédemption* et, dans la même ligne que le livre qui fait l'objet de cette recension, *Le ministère de la nouvelle alliance*. Il a également collaboré à l'excellente étude à la fois exégétique et dogmatique sur *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament* (Seuil, 1974). Il était donc bien préparé à aborder de nouveau cette question épineuse du ministère et de son lien avec l'Église. Il l'était d'autant plus qu'il n'est pas qu'un exégète sérieux, mais qu'il fait montre en maintes occasions d'un grand intérêt pour la dogmatique.

Le volume recensé ici se présente comme « un dialogue critique avec Edward Schillebeeckx », plus précisément comme une lecture critique de l'ouvrage de ce dernier intitulé *Le ministère dans l'Église*, paru en 1981 aux Éditions du Cerf.

Les théologiens européens pratiquent plus aisément que nous l'art de la controverse, de la dispute au sens qu'on donnait à ce mot au Moyen Âge. Et ils savent souvent le faire en demeurant courtois. C'est ce que fait P. Grelot à l'égard d'E. Schillebeeckx et de son livre. Il part de la notion d'« apostolicité » revendiquée par Schillebeeckx comme une caractéristique importante de l'Église et de son ministère. Mais il montre l'insuffisante ampleur de cette notion chez Schillebeeckx qui la réduit au fond à une de ses composantes, l'apostolicité de doctrine, en laissant dans l'ombre une autre dimension, l'apostolicité de succession dans le ministère. D'autant plus que l'apostolicité dite de doctrine se réduit chez Schillebeeckx, comme chez Küng, à une sorte de réaffirmation de la *Scriptura Sola* (cf. Grelot,

p. 35). Les pages 18-41 du livre de Grelot replacent bien des choses sur ce point.

Il ne faut pas oublier que l'Église est née avant le Nouveau Testament (écrit) et que c'est en elle que celui-ci est éclos. Cela implique que le Nouveau Testament doit être lu non seulement comme une norme pour l'Église, mais aussi comme une norme de l'Église, c'est-à-dire comme l'expression de ce que l'Église apostolique a saisi comme étant l'action en elle de la Parole et de l'Esprit de Dieu et qu'elle a traduit dans des institutions, entre autres le ministère. De telle sorte que, pour être bien compris, ce message doit, encore aujourd'hui, être interprété à l'intérieur et sous l'influence d'une *foi* qui se veut et qui est de fait en continuité, non seulement avec la foi de l'Église primitive, mais avec la foi de l'Église de toutes les époques : ce qui s'appelle la Tradition (avec un grand T). Grelot le rappelle à Schillebeeckx (pp. 42-66 : « Le problème de l'herméneutique »), en signalant que les questions qu'on se pose aujourd'hui et dont on peut avoir des solutions préjugées ne constituent pas un principe suffisant d'herméneutique et peuvent même s'identifier à un certain dogmatisme (qui pourtant s'insurge contre la dogmatique ecclésiale).

Dans le chapitre II de son livre, « Aux origines des ministères », Grelot reprend, mais en bénéficiant des acquis de recherches plus récentes, l'enquête qu'il avait menée jadis dans son volume *Le ministère de la nouvelle alliance* et dans ses articles parus dans *Istina* (vol. XV, 1970, pp. 389-424 : « La structure ministérielle de l'Église d'après saint Paul : à propos de *L'Église* de Hans Küng » ; vol. XVI, 1971, pp. 453-469 : « Sur l'origine des ministères dans les églises pauliniennes »). C'est l'occasion pour lui de corriger les insuffisances de l'exposé de Schillebeeckx par rapport aux données du Nouveau Testament sur le ministère.

Dans le chapitre III, Grelot aborde la question de la célébration eucharistique, de la nécessité d'un ministère compétent pour sa présidence et de l'interprétation sacerdotale de ce ministère. Se basant sur le Nouveau Testament et sur quelques autres textes des origines chrétiennes (*Lettres* d'Ignace d'Antioche, *Apologies* de Justin), il conclut, contrairement à Schillebeeckx, qu'une communauté chrétienne ne peut célébrer une eucharistie valide sans son rattachement à la grande Église par un ministre dûment ordonné. Ce qu'il dit cependant à propos du « cas limite » d'une communauté qu'une persécution aurait privée de ses ministres exigerait à mon avis d'être